

XYZ. La revue de la nouvelle

Chronique d'un deuil annoncé

Sylvia Dupuis



Numéro 115, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, S. (2013). Chronique d'un deuil annoncé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 64–65.

Chronique d'un deuil annoncé

Sylvia Dupuis

SUZANNE observe sa mère depuis l'embrasure de la porte du salon. Elle a conservé la silhouette filiforme d'autrefois. Ses épaules commencent à peine à se voûter. C'est autrement que le temps a fait ses ravages dans la vie de Simonne.

Elle se tient devant la bibliothèque, tout absorbée par sa tâche. Elle triture un pan de sa veste de laine. De sa main libre, elle caresse le dos d'un livre, le prend, le replace, en saisit un autre, l'examine et le range en marmonnant des paroles inaudibles. *Les livres. Ses chers livres !* pense Suzanne. Elle s'avance pour partager la douce nostalgie de sa mère.

— Maman ?

Simonne se retourne.

— Difficile. Pas vendre, articule-t-elle avec peine.

Dans le regard troublé de sa mère, Suzanne découvre une détresse nouvelle.

— Ta librairie, maman ? C'est de ça dont tu parles ?

— Pas vendre, répète Simonne en tapotant ses paupières humides d'une main nerveuse.

Suzanne reste bouche bée. La fermeture de la librairie remonte à plus de quinze ans. Aujourd'hui, ce souvenir assaille sa mère et la plonge dans un chagrin bien réel. Mon Dieu ! se dit Suzanne, détournant à peine la tête, passant une main lasse dans ses cheveux. Elle cherche les mots pour apaiser sa mère.

Elle se rappelle bien l'achat de la librairie. Elle avait approuvé la démarche de sa mère. Quel plaisir de la voir enfin sortir de l'ombre de son mari ! Lui, il avait insisté pour qu'elle vende quelques années plus tard. Par pur égoïsme, avait pensé Suzanne à l'époque. *Avait-il détecté les premiers signes, voulu la protéger ?*

Suzanne s'approche de sa mère, avec délicatesse la prend par les épaules.

— Qu'est-ce que tu dirais d'une bonne tasse de thé,

64 maman ?

Elle entraîne Simonne vers le fauteuil, près de la fenêtre donnant sur le jardin. Un merle siffle, perché sur une branche du lilas entré en dormance. Les roses jaunes se pavangent dans la tiédeur étonnante de cet après-midi d'automne.

— Regarde comme c'est beau ! dit Suzanne d'une voix affectueuse, en espérant que la magie opère.

Suzanne se réfugie dans la cuisine où elle s'affaire à préparer le thé. Sa main se crispe sur la bouilloire tandis que dans sa tête tourbillonnent de noirs papillons. Une chaleur acide envahit son plexus solaire. Elle serre les dents. Le combat est inégal ! Son adversaire aura le dernier mot, elle le sait. Et cette certitude alimente sa rage. La rage de l'impuissance. L'envahisseur continue son pillage dans la tête de sa mère. Hier, c'était le nom des choses ; aujourd'hui, des pans entiers de sa vie. Et demain...

Elle ne veut pas penser à demain. Elle infuse les feuilles de thé. Ça ne sert à rien de se laisser aller à la tristesse. Sa mère s'en va tout doucement, à rebours. Suzanne relève le menton, en signe de défi envers son ennemi. Elle le déjouera sur son propre terrain. Elle retrouvera la tendresse de l'enfance : les baisers déposés sur sa joue, avec dévotion, à l'heure de dormir. Mais à partir d'aujourd'hui, c'est elle qui va les donner.

Suzanne apporte au salon la théière, les tasses et, pour sa mère, la crémère. Elle dépose le plateau sur la table basse. Elle sourit à Simonne et lui donne un baiser. Là, sur la tempe, comme un talisman, un barrage pour ralentir la débâcle.